

Schram, Stuart R., *Authority Participation and Cultural Change in China*, Cambridge University Press, MacMillan Co., Ont.

Robert Garry

Volume 6, Number 2, 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700562ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700562ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Garry, R. (1975). Review of [Schram, Stuart R., *Authority Participation and Cultural Change in China*, Cambridge University Press, MacMillan Co., Ont.] *Études internationales*, 6(2), 278–284. <https://doi.org/10.7202/700562ar>

matiques doivent être explicitées : 1) le choix des concepts comparatifs, soit qu'il s'agit de 4 de Macridis (prise de décision, puissance, idéologie, et institutions politiques) ou de 3 de Blondel (structure, comportement, et loi) ou d'une toute autre combinaison ; 2) l'unité de comparaison : sera-t-elle macro (Almond ou Easton) ou micro (Eulau, Lasswell) ? ; 3) la définition de la variable dépendante : le composant « politique » à analyser. Si on penche trop sur les bases sociales du comportement politique, on risque d'embrouiller encore les frontières de la politique comparée, et si - par contre - on se limite strictement au composant « politique », on pêche par réductionnisme. En plus, il y a des problèmes comme la connexion macro-micro, la capacité technique du chercheur, le temps et les ressources financières disponibles (si on veut faire un travail à l'échelle de *The Civic Culture*), et la présence des théories à nous guider.

C - *Théories* : Si cette partie n'est pas la plus originale, elle est - pourtant - très fonctionnelle. En 12 pages, Roberts passe en revue les différents cadres conceptuels d'Easton, Deutsch, Almond, Wade et Curry... Tout en étant utile, cette partie le serait davantage si l'auteur avait traité ces théories dans une optique comparative : selon leur niveau d'analyse, les unités conceptuelles de base, les variables dépendantes ou indépendantes...

D - *Méthodes* : Les moyens d'obtenir, de mesurer et de classer les données varient de l'observation, l'analyse de contenu, les entrevues, les simulations à toutes les opérations statistiques. Tout en étant simple et claire, l'analyse ici ne se cantonne pas au superficiel et l'auteur, en attirant l'attention sur quelques pièges inhérents à la cueillette des données et à la quantification, met en garde le lecteur contre le scientisme.

Si la politique comparée englobe tout cela, ne risque-t-elle pas de s'identifier à la science politique empirique toute entière, ou - au moins - de devenir sa sous-discipline

de base ? Sans vraiment donner une réponse simple à cette question préalable, Roberts est d'avis que la politique comparée doit viser à élargir le potentiel imaginaire de l'étudiant, et accroître sa capacité analytique en l'initiant aux démarches du processus scientifique.

La grande lacune de ce livre est qu'il n'a pas traité les travaux empiriques pour comparer données et conceptualisation. Toutefois, Roberts a fait un admirable travail en traitant - en si peu de place - tant de questions conceptuelles et méthodologiques importantes pour l'analyste en relations internationales et en sciences sociales en général.

Bahgat KORANY

*Département de science politique,
Université de Montréal*

SCHRAM, Stuart R., *Authority Participation and Cultural Change in China*, Cambridge University Press, MacMillan Co., Ont.

L'ouvrage qui nous est présenté par Stuart R. Schram est le fruit des études qui ont été poursuivies, au *Contemporary China Institute de Londres*, au cours des deux années pendant lesquelles il en fut le directeur. L'auteur a fait appel à un groupe de spécialistes appartenant à divers pays d'Europe qui ont tenté, chacun dans leur domaine d'études, de répondre à la question « qu'est-il arrivé en Chine à la suite de la Grande Révolution culturelle prolétarienne ? » Le but n'était point de présenter un tableau de la Chine d'aujourd'hui mais de dégager les forces qui sont à l'origine des changements. En d'autres termes, les auteurs ont examiné une série de problèmes étroitement reliés aux questions de gouvernement et de participation dans le modèle chinois de développement économique et d'évolution sociale.

Le premier essai dont Stuart R. Schram est l'auteur est une introduction à la Révolution culturelle, une sorte de fresque historique décrivant les péripéties de la lutte menée par Mao Tsé-toung et ses camarades pendant le dernier demi-siècle, tout d'abord pour s'assurer du pouvoir, et, ensuite pour transformer leur pays. Stuart R. Schram décrit aussi les changements provoqués vers le milieu du XIX^e siècle par le contact avec la civilisation occidentale et les tentatives des gouvernements chinois pour donner à leur pays la force de résister à la pénétration politique et économique et à la domination de l'étranger. Une telle révolution de caractère national devait impliquer une révolution culturelle visant à rejeter certains aspects de la tradition chinoise et une révolution sociale inspirée d'une idéologie marxiste. La révolution chinoise du XX^e siècle est donc à la fois nationale, culturelle, politique, économique et sociale. Son développement et ses diverses phases trahissent le souci du peuple chinois de trouver un *modus vivendi* avec le monde moderne sans toutefois sacrifier son identité personnelle. C'est pourquoi la révolution chinoise est d'un type nouveau, particulier, adapté aux circonstances et aux valeurs traditionnelles.

Stuart R. Schram s'est livré à une exégèse serrée des déclarations et des écrits de Mao pour tenter d'en saisir tous les aspects, toutes les tendances et déterminer les grandes lignes de sa politique. La tâche était malaisée en raison, d'une part, de la subtilité de la pensée de Mao et, d'autre part, de la souplesse de ses positions et de l'adaptation constante de ses conceptions à la réalité chinoise. On retrouve en filigrane, dans la pensée de Mao Tsé-toung quelques constantes qui l'ont guidé dans les moments les plus délicats de la conjoncture politique : connaissance profonde de son pays : sauvegarde des traditions ; références aux réalisations du passé ; sens de sa mission, en tant que Chinois, de diriger la révolution ; nécessité de s'appuyer pour agir, sur la réalité quotidienne des hommes et des

choses ; obligations d'éduquer les masses ; réhabilitation du travail manuel ; confiance dans ses propres forces ; utilisation du génie propre de la Chine pour combler son retard dans tous les domaines, etc.

Dans une deuxième partie, Stuart R. Schram aborde le problème de la démocratie et de la centralisation dans la révolution chinoise entre 1942 et 1945. Il souligne le souci de Mao de faire participer la population à l'œuvre révolutionnaire afin d'éviter la confusion et la paralysie ; il insiste sur la nécessité, pour suivre une direction correcte, de s'appuyer sur les masses et de mettre les cadres et les intellectuels à leur école. L'auteur nous fait suivre pas à pas la marche de la révolution sur le plan économique et culturel et souligne la prudence et le réalisme des mesures prises par Mao et son éventuel recours aux compromis.

Analysant minutieusement les positions de Mao et de Liu Shao-chi, il souligne leurs concordances momentanées, puis leurs divergences qui conduiront à la rupture et à la disgrâce de ce dernier en 1968. Il faudrait longuement citer Stuart R. Schram pour exprimer toute la richesse de son argumentation et pour saisir toutes les péripéties de cette lutte idéologique qui atteint son paroxysme au moment de la campagne des « Cent Fleurs ». Schram décrit l'échec du « Grand Bond en Avant », l'attitude réaliste de Mao qui n'hésite pas à prendre ses responsabilités, à reconnaître ses erreurs, mais aussi à tirer les leçons de l'expérience. Nous voyons Lin Piao appuyer Mao, mettre à sa disposition l'Armée de libération pour soutenir sa pensée et propager ses idées maîtresses : priorité de l'homme, du travail politique et idéologique et de la pratique sur la théorie. Schram explique avec beaucoup de clarté le sens profond des diverses campagnes entreprises par Mao Tsé-toung pour épurer l'administration du parti communiste, éduquer les cadres et développer la lutte des classes qu'il estimait tout aussi nécessaire qu'aux premiers jours de la Révolution.

Dans la dernière partie consacrée à la Révolution culturelle, Schram cherche un cadre chronologique pour permettre de mesurer l'impact de ce mouvement sur la vie du peuple chinois et de suivre l'évolution de la pensée de Mao Tsé-toung sur quelques aspects essentiels du modèle qu'il s'efforçait de créer. Mao veut changer le système pour changer l'âme des hommes ; il justifie la rébellion, dans la mesure où elle sert des fins politiques, notamment en brisant le pouvoir de certains cadres du parti, en luttant contre la bureaucratie renaissante et en réalisant l'alliance de toutes les forces révolutionnaires. Après avoir confié à l'Armée de libération un rôle majeur dans la direction des comités révolutionnaires, Mao Tsé-toung restaura l'autorité du parti par la rééducation des cadres dans les écoles du 7 mai et leur réintégration ultérieure. Schram souligne avec raison qu'il ne s'agit pas d'un retour au *statu quo ante* ; Mao a tiré les conclusions d'un demi-siècle de révolution dans un pays rural pour élaborer et mettre en œuvre un modèle de développement axé sur la suppression de l'écart entre villes et campagnes, donnant la priorité à l'homme sur les choses et exaltant son rôle dans le développement économique. La partie de l'ouvrage écrite par Stuart R. Schram est beaucoup plus qu'une introduction ; c'est un tableau clair et précis du déroulement de la révolution chinoise qui constitue une expérience unique dans les annales de l'humanité ; c'est en même temps un document indispensable à tous ceux qui veulent comprendre la Chine d'aujourd'hui.

« Les deux voies : Changements sociaux et croissance économique en Chine », par Jack GRAY.

La contribution de M. Jack Gray, est l'histoire des controverses politiques qui se sont élevées en Chine entre la faction représentée par Mao Tsé-toung, qui visait surtout au changement social et celle représentée par Liu Shao-chi, axée plutôt sur la croissance économique.

Dans une première partie, Gray expose les opinions de Mao sur les relations entre le développement économique, l'évolution de la conscience politique, la transformation des institutions sociales et les changements culturels. Elle s'appuie sur l'expérience acquise dans les régions frontalières au cours de la guerre que l'auteur décrit tout au long et dans laquelle nous voyons s'affirmer et se préciser la pensée de Mao : concentration sur l'industrie légère et l'agriculture ; décentralisation des décisions économiques ; développement de la conscience politique ; collectivisation de l'agriculture ; retour des jeunes instruits dans les campagnes ; participation des cadres au travail manuel.

Les controverses ne tardèrent pas à se manifester : elles apparurent dès les réformes entreprises dans la République du Jiangzi et portèrent sur la réforme foncière, la socialisation des moyens de production, la décentralisation, la lutte des classes ; et elles s'accrochèrent au cours du « Grand Bond en avant » et de la Grande Révolution culturelle prolétarienne. C'est à cette époque que se différencièrent, avec le plus de netteté, les deux voies analysées par l'auteur : une voie orthodoxe, prônée par Liu Shao-Chi, dans laquelle la priorité était donnée à l'industrie lourde moderne, considérée comme le moteur de la croissance économique et une voie maoïste visant à diversifier la production agricole, mobiliser les économies et le travail, accroître les revenus des masses rurales. Cette dualité de conceptions se retrouvait dans l'éducation, la santé, l'organisation de la production ; Mao insistant sur la mobilisation des masses auxquelles devaient être réservés l'encouragement et la sollicitude des pouvoirs publics. En somme, ces controverses n'étaient que l'expression du conflit majeur entre un socialisme basé sur le pouvoir populaire et un régime s'appuyant sur une administration paternaliste.

« Niveaux de décisions sur le plan économique » par Marianne BASTID

Le but que s'est proposé l'auteur est d'analyser la distribution et le fonctionnement du pouvoir de décisions en matière économique de 1969 à 1972. Après avoir examiné la situation avant la Révolution culturelle, évoqué le conflit entre démocratie et centralisme, Marianne Bastid décrit la confusion qui régnait en 1965 et l'apparition de tendances opposées : les unes s'orientant vers une forte centralisation, les autres, au contraire, vers la décentralisation, soit au niveau des comités régionaux du parti soit au niveau des unités de production. Elle analyse ensuite en détail le processus de la prise de décisions à tous les échelons, la distribution des compétences parmi les différents niveaux du pouvoir et les rivalités qui surviennent entre eux.

Passant ensuite au régime économique issu de la Révolution culturelle, l'auteur souligne l'étendue et l'importance des mesures prises pour pallier les défauts et les insuffisances du régime antérieur : simplification de l'administration, lutte contre la bureaucratie et la technocratie, atténuation du vieil antagonisme entre villes et campagnes, entre industrie et agriculture et entre travail intellectuel et travail manuel. Elle conclut en soulignant que l'efficacité du système repose sur le potentiel d'énergie et d'enthousiasme libéré par la Révolution culturelle et sur la volonté des masses et des autorités locales de faire valoir leur point de vue et de s'engager dans un effort désintéressé.

« L'industrie rurale et le transfert intérieur de technologie », par JON SIGURDSON

L'auteur fait tout d'abord remarquer que les liens entre l'agriculture et l'industrie rurale et entre cette dernière et l'industrie moderne des centres urbains constituent un facteur majeur dans le développement économique et social de la Chine.

L'objectif principal de l'industrie rurale est de servir l'agriculture en lui fournissant

machines, engrais, insecticides, matériaux de construction, en fabriquant des pièces de rechange, en réparant les machines agricoles et en transformant ses produits.

Sigurdson dégage ensuite les relations étroites entre l'agriculture, l'industrie rurale et l'industrie moderne et leur intégration progressive ; il décrit, avec minutie, le processus et l'évolution de ces relations et l'importance réciproque de leur développement. Il souligne l'action administrative et politique des autorités dans le développement industriel et cite des exemples de l'efficacité de leur intervention. Il explique ensuite longuement les modalités du transfert de la technologie industrielle du secteur moderne vers le secteur rural par la formation de techniciens qualifiés, l'amélioration et le perfectionnement progressifs des machines mises à la disposition des industries rurales, la division du travail entre les deux types d'industrie, la diversification des fabrications et enfin leur technicité et leur qualité croissantes. Il souligne au passage la remarquable adaptation de la technologie ainsi transférée aux ressources et aux besoins locaux.

Dans la controverse qui s'est élevée en Chine au cours des deux dernières années au sujet de l'importance relative à donner dans le développement industriel à la sidérurgie et à l'électronique, l'auteur explique la position de la Chine qui ne peut, pour l'instant, utiliser d'une manière extensive la technique électronique sans compromettre l'harmonie des rapports socio-économiques entre villes et campagnes, la complémentarité entre les deux secteurs d'activité et l'utilisation rationnelle de la main-d'œuvre qualifiée.

En conclusion, Jon Sigurdson met en évidence les avantages considérables de l'industrie rurale dans la stratégie globale du développement et montre l'étroite connexion qui existe entre la révolution technique et la révolution sociale.

« L'organisation du travail et les stimulants dans l'industrie avant et après la révolution culturelle » par Christopher HOWE

La contribution de Christopher Howe, concerne le système d'organisation du travail et sa rétribution, pratiqué vers le milieu des années soixante, décrit sa valeur et ses problèmes, et analyse son développement et son orientation pendant la Révolution culturelle ; l'auteur tente enfin de déterminer si cette dernière a apporté au système des changements fondamentaux.

Les Chinois ont institué, vers 1950, le premier système de contrôle généralisé de la main-d'œuvre en vue de s'opposer à l'exode rural. L'auteur décrit les mesures prises pour y parvenir ; il remarque que leur efficacité fut grandement accrue par une stabilité quasi totale des salaires entre 1958 et 1971. Les campagnes d'émulation lancées pendant cette période remplacèrent les stimulants matériels pour maintenir et accroître l'intensité du travail.

Parmi les problèmes posés par ce système, les plus importants furent ceux soulevés par les travailleurs temporaires, et la disparité des salaires et avantages sociaux entre eux et entre les travailleurs des diverses entreprises.

La Révolution culturelle apporta des changements relativement importants au système. Sur le plan institutionnel, le ministère du Travail fut supprimé et les syndicats dissous ; des comités révolutionnaires institués et l'autorité du parti renforcée. Un système de contrôle externe à l'entreprise fut maintenu et tendit à l'abolition du travail sur contrat, des engagements temporaires et à la suppression des différences de rétribution entre le travail rural et le travail urbain.

Depuis 1969, on assiste à un renforcement de la discipline dans le travail, au rétablissement des règlements techniques et comptables dans les entreprises et à la revalorisation de la compétence technique. En même temps, la structure et la hiérar-

chie des salaires est modifiée, en accord avec la nature du travail effectué et leurs taux substantiellement relevés. Ces mesures constituent dans une certaine mesure, une reconnaissance explicite de la validité des stimulants matériels dans la production.

En conclusion, l'auteur constate que la Révolution culturelle a marqué un retour vers la gestion technique des entreprises par un personnel spécialisé, mieux payé et bénéficiant d'avantages matériels accrus ; une tendance à la diminution de l'importance des mouvements de masse et une atténuation des disparités entre les rétributions salariales. L'auteur estime que les idéaux de la Révolution culturelle seront maintenus dans l'avenir tout au moins pendant une certaine période.

« Révolution dans l'enseignement en Chine » par John GARDINER et Wilt IDEMA

Le système d'enseignement mis dès 1949 par le gouvernement révolutionnaire devait, selon ses promoteurs, servir avant tout les ouvriers et les paysans et s'orienter vers la satisfaction des besoins de la production et la construction du pays. Selon les auteurs, ces buts furent quelque peu oubliés et, à la veille de la Révolution culturelle, on constatait qu'il y avait trop peu de gens instruits, qu'il existait de grandes disparités sociales et géographiques dans la distribution de l'enseignement, que la théorie prenait trop souvent le pas sur la pratique, qu'on formait des gens instruits d'un niveau trop élevé pour les besoins de la société chinoise et par conséquent inutiles, que l'éducation politique était ignorée et que l'enseignement était beaucoup trop coûteux.

Ce sont ces défauts et ces insuffisances que la Révolution culturelle tenta de corriger en donnant à l'enseignement une orientation entièrement nouvelle. Après avoir décrit en détail les modalités de cette orientation, les auteurs analysent les mesures pratiques qui furent prises pour satisfaire les besoins d'une société agraire, mettre les étudiants au service des masses, faire dis-

paraître les disparités sociales et donner à toute la population la possibilité d'accroître sa compétence et de la mettre au service du pays. Les auteurs reconnaissent que les résultats ont été remarquables et qu'un niveau d'enseignement raisonnable a été fourni à la quasi-totalité des jeunes en âge de le recevoir.

La Révolution culturelle n'a pas apporté de changements majeurs au « secteur tertiaire », c'est-à-dire à l'organisation de la recherche scientifique et les savants chinois ont pu continuer leurs recherches en toute quiétude. Par contre, les universités ont connu une longue période de troubles et d'agitation. Des réformes profondes ont été apportées dans la formation et le recyclage des maîtres, la sélection des étudiants, la structure des cours, le contrôle politique. Les auteurs soulignent les tendances actuelles qui orientent l'enseignement vers le service du peuple et donnent, à l'appui de leurs dires, des exemples particulièrement convaincants, notamment dans le domaine de la médecine et des humanités. En dégageant le sens et la portée de l'expérience chinoise ils n'hésitent pas à en exalter la valeur et à prédire que son impact sur la société sera incommensurable. Il contribuera, selon eux, à la modernisation rapide de la société et pourra être d'une grande valeur sur le plan de la dignité humaine.

« Une révolution qui affecte les âmes : la famille, les relations personnelles et la vie quotidienne » par Andrew J. WATSON

L'auteur étudie les effets de la Révolution culturelle sur la famille, les relations personnelles entre les individus et la vie quotidienne dans le cadre général des changements ayant affecté la société chinoise pendant la majeure partie du présent siècle.

La famille, dont l'évolution avait commencé depuis déjà plus d'un demi-siècle, était autrefois une famille étendue, dominée par les hommes, basée sur une hiérarchie stricte ; elle est devenue la famille nucléaire, au sein de laquelle la femme

jouit d'une grande indépendance sur le plan social et économique. Par suite de la collectivisation des terres, de l'accroissement des moyens modernes de production et de l'utilisation rationnelle du travail, le rôle de la famille et du lignage a, dans les campagnes en particulier, sensiblement décliné.

Passant ensuite à la vie personnelle du Chinois et à ses relations avec la société, l'auteur examine les principales attitudes qui prévalaient avant la Révolution culturelle et qui se traduisaient par la recherche d'une sorte d'équilibre entre les comportements traditionnels et les comportements modernes. Les événements survenus depuis 1949 ont en grande partie libéré l'individu des contraintes traditionnelles et de la tyrannie du groupe social auquel il appartenait ; la Révolution culturelle a sensiblement altéré le milieu social et suscité chez les individus de nouvelles normes de conduite ; l'auteur avoue cependant qu'en pareil domaine les informations disponibles sont insuffisantes et qu'il lui est impossible de formuler autre chose que des impressions personnelles.

Les groupes de citoyens qui ont été le plus affectés par la Révolution culturelle sont les jeunes et les cadres. Parmi les premiers, ceux qui participèrent au mouvement des Gardes Rouges entrèrent en conflit brutal avec les autorités en place et les vieilles générations et jouirent d'une liberté dont ils ne réalisèrent que lentement l'étendue. Débarassés des contraintes du parti et des structures bureaucratiques, ils versèrent dans l'anarchie et l'indiscipline ; la réaction qui s'en suivit remit en question la nature du rôle qu'ils comptaient jouer dans la société. Envoyés dans les usines et dans les campagnes pour travailler avec les ouvriers et les paysans, ils furent invités à perdre leur arrogance et leurs prétentions et à réfléchir sur leurs erreurs et leur manque d'expérience. Le travail manuel, le contact avec les travailleurs, leur a donné, sans aucun doute, une plus grande maturité et une

conception plus réaliste du rôle qui leur revient dans la société.

Les cadres de leur côté, ont vu leur genre de vie profondément modifié ; ceux qui étaient en fonction au moment du déclenchement de la Révolution culturelle ont perdu leurs anciens privilèges et le statut spécial que leur conférait leurs fonctions. La nouvelle orientation politique instaurée par les comités révolutionnaires, leur séjour dans les écoles du 7 mai leur ont donné une plus claire conscience de leurs responsabilités et ont renforcé leurs capacités professionnelles. Les cadres nouveaux, issus de la Révolution culturelle, venaient de l'armée et des masses ouvrières et paysannes. Les premiers exercèrent jusqu'en 1971 une incontestable autorité ; depuis, leur nombre et leur importance ont fortement diminué. Ceux qui venaient des organisations de masse furent invités à ne pas se couper du peuple, à éviter toute tendance bureaucratique et à s'abstenir d'attitudes autoritaires dans l'exercice de leurs fonctions. Les ouvriers de l'industrie, tentés comme les jeunes, de se rebeller contre l'autorité, en vinrent bien vite à faire porter leurs efforts sur l'organisation des usines et les problèmes du travail ; en définitive, leur vie quotidienne n'a guère changé ; ils ont toutefois gagné une place plus élevée dans la société ; l'horizon de leur vie s'est élargi, grâce à des contacts plus étroits avec les autres groupes sociaux et leur participation active dans les activités sociales, notamment dans le domaine des arts et des lettres.

Quant aux paysans, ils ont été peu affectés par la Révolution culturelle ; ils ont toutefois joué un rôle accru par leur participation dans les comités révolutionnaires et ont bénéficié de l'amélioration des termes de l'échange du secteur agricole par rapport au secteur industriel et de la priorité donnée à l'agriculture dans la politique économique.

L'auteur souligne enfin que la plupart des factions qui s'étaient créées et affrontées durant la Révolution culturelle sont disparues ;

il existe une meilleure compréhension entre les individus qui ont appris à atténuer leurs différences, à travailler ensemble et à vivre en harmonie. L'indiscipline, la tendance à transgresser les lois, les pratiques frauduleuses ont fait place aux habitudes d'honnêteté qui prévalaient avant la Révolution culturelle. Les liens d'amitié entre les individus sont basés, non plus sur le favoritisme et le népotisme, mais sur un engagement vers de nouveaux idéaux et la construction d'une société nouvelle.

* *

Les derniers visiteurs qui se sont rendus en Chine ont constaté certes une réaffirmation de l'autorité à tous les échelons, mais en même temps, une beaucoup plus grande liberté pour le paysan et l'ouvrier de donner leur avis et même de critiquer les décisions des autorités. Il semble que les hommes politiques qui sont au plus haut sommet de la hiérarchie sont de plus en plus conscients de l'importance du peuple, plutôt que des choses, et des campagnes par rapport aux villes.

En conclusion, Stuart Schram pose ainsi le problème de la Chine d'aujourd'hui : Est-il possible d'emprunter les techniques du léninisme en refusant en même temps la tendance élitiste et technocrate qui l'a imprégné ? Est-ce que le nouvel esprit qui s'est répandu de tous côtés dans la société chinoise, au cours de ces dernières années, est capable de pénétrer et de modifier les structures léninistes renaissantes ? ou bien, la machine administrative bien huilée, soigneusement articulée et à nouveau sous le contrôle du parti retombera-t-elle dans les habitudes bureaucratiques du passé, arrêtera-t-elle les impulsions venues d'en bas et étouffera-t-elle l'espoir d'un changement ? Là est la question... Le présent livre ne prétend pas donner la réponse, qui appartient au futur, mais il peut puissamment aider à formuler clairement les problèmes et inciter à de salutaires réflexions.

Robert GARRY

*Département de géographie,
Université de Montréal*